

DISCOURS

prononcé

par M. PIFFAULT

Directeur de l'École normale d'instituteurs

A L'INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES INSTITUTEURS CORRÉZIENS MORTS POUR LA FRANCE

MESDAMES, MESSIEURS,

Au cours des 51 mois de la Grande Guerre, la Corrèze envoie aux armées 173 instituteurs — intérimaires, stagiaires, titulaires — et élèves-maîtres ayant interrompu ou achevé leurs études. 152 sont versés dans des unités combattantes. 95 meurent pour la France. 112 sont évacués, certains jusqu'à quatre fois, pour blessures reçues à l'ennemi. 65 sont ou deviennent officiers, dont 11, capitaines. 138 sont cités à l'ordre, quelques-uns jusqu'à 7, 8 et 9 reprises. Au total, ils obtiennent 301 citations, dont 106 à l'ordre de l'armée. 43 deviennent titulaires de la Médaille Militaire, et 40 autres de la Légion d'Honneur (1).

Ces chiffres ont leur éloquence. Ils suffisent à ruiner l'accusation d'antipatriotisme tant de fois portée, et naguère encore, contre le personnel enseignant primaire. Pourtant, il serait vain de croire qu'ils auront quelque pouvoir sur le jugement de ceux que la passion aveugle. Et ils étaient inutiles aux autres, à qui leurs fonctions ou d'heureuses circonstances permettent un commerce familial avec les instituteurs.

De même que la grande masse des habitants de ce pays, nos maîtres tiennent au sol natal par des liens profonds qu'ils ignorent parfois eux-mêmes, où la raison n'est pour rien et l'intérêt pour bien peu. Ils lui sont liés par cette obscure et

(1) Chiffres arrêtés le 21 octobre 1923.

puissante sensation d'être comme un fragment de la terre limousine, de vivre de sa vie, de respirer son souffle, de saisir ses frissons imperceptibles, et les mille nuances des jours clairs ou voilés, et la voix et le silence des choses. Ils sont pris par le charme de cette nature simple, l'une des plus humbles de la France. Ils goûtent l'attrait et la force secrète de l'engourdissement où elle entre, dans les derniers jours d'un somptueux automne, pour n'en sortir qu'à l'appel d'un printemps brusque, court et heurté. Cette monotonie, cet ennui harmonieux qui sortent d'elle, ils en sentent le charme et la douceur ; et s'ils les dénigrent parfois à des oreilles étrangères, c'est pour provoquer des protestations douces à leur cœur.

Mais encore, avec une simplicité de pensée un peu dogmatique que certains se complaisent à souligner, ils se font de la patrie une idée qui ne le cède en noblesse à aucune autre. Une nation moderne, pensent-ils, ne peut durer que si elle réussit à unifier les consciences, à les orienter vers un même idéal, dont elle est elle-même la servante désintéressée. Et ils voudraient que la France fût toujours et partout le champion de la justice et de la liberté : justice entre les individus et justice entre les nations, — et donc liberté des individus dans la nation et liberté des nations dans le monde. A l'internationalisme de verbe et de geste, abstrait, et qui vise à ruiner les particularités nationales, ils préfèrent celui qui n'implique pas abandon des génies et des dessins ethniques, mais au contraire les reconnaît, les confronte et poursuit leur interpénétration. C'est un de leurs maîtres qui mourut à Noulette, face aux Allemands, afin que « parler français, penser français, sentir français, soit toujours ajouter à la grâce, à la beauté, à la grandeur de l'univers ». « Combien, disait-il, je sens que perdre la France, ce serait perdre la seule richesse que j'aie en moi de vivante et d'immortelle ! » Aux heures critiques, l'âme qui construit ainsi l'idée de patrie ne saurait être légère.

Ils quittèrent leurs foyers, conscients de la gravité de l'heure, avec ce sourire retenu qui est comme la parure de la vaillance française. Et ils remplirent largement les devoirs nouveaux qui s'imposaient à eux. Chefs ou soldats, ils affirment une bravoure sans jactance et une fraternité agissante. Quelles preuves en donner, meilleures que les sèches citations du *Journal Officiel* !

Ce soldat montre un courage magnifique et un mépris absolu du danger, en assurant, sans hésitation et pendant un tir de barrage intense, les communications avec son chef de section.

Ce caporal donne le plus bel exemple de courage et de mépris de la mort. On le voit rester debout, afin, dit-il, de mieux tirer sur les ennemis, et tomber mortellement frappé.

Ce sergent, blessé lui-même et souffrant, aide à emporter sous les balles son capitaine grièvement atteint.

Cet adjudant est un modèle de bravoure et de sang-froid. Très aimé de ses hommes, il s'en occupe avec sollicitude. Et il donne à tous l'exemple du courage et de l'accomplissement intégral du devoir.

Ce sous-lieutenant mitrailleur a de sa mission la conception la plus élevée. Il se porte maintes fois, sous les bombardements les plus violents, aux emplacements les plus exposés des pièces de son peloton, relevant par sa présence et son sang-froid absolu le moral de ses hommes mis à l'épreuve par des pertes importantes.

Ce lieutenant de 20 ans témoigne d'une bravoure et d'une énergie qui en font un chef de troupe de premier ordre. Il a déjà été cité 3 fois, lorsqu'il donne une preuve nouvelle de sa superbe audace. La progression est devenue difficile, par suite d'un brouillard intense, et sa section est arrêtée par un fortin garni de mitrailleuses et de canons de tranchée ; il s'élanche à la tête de sa fraction, saute le premier dans la ligne ennemi, capture 54 prisonniers, 2 canons anti-tanks, 6 mitrailleuses, et continue à faire l'admiration de ses hommes pendant toute la durée de la progression.

Ce capitaine, très fortement grippé et brûlant de fièvre, apprend que sa compagnie va être transportée vers le champ de bataille. Il tient à l'y conduire, se multiplie et exécute avec une belle abnégation l'ordre de tenir à tout prix.

Cet autre, déjà 4 fois cité et 3 fois blessé, se rend auprès de la garnison d'un groupe de combat avancé soumis à un tir violent de torpilles et de grenades à ailettes. Blessé une fois encore de plusieurs éclats, il continue la visite de ses postes et se refuse à quitter le commandement de sa compagnie.

Résignation volontaire, patience active, élans hardis, oubli de soi, il n'est pas une forme de courage dont ils n'aient témoi-

gné. Entendez le simple et noble adieu d'un lieutenant de 22 ans, étendu sur son lit de mort :

« Chers parrain et marraine, je vous écris à vous pour ne pas tuer maman qu'un pareil coup surprendrait trop. J'ai deux blessures hideuses, et je n'en ai pas pour bien longtemps. Les majors ne me le cachent... pas. Je pars... avec la conscience d'avoir fait mon devoir. Prévenez... mes parents le mieux que vous le pourrez. Et surtout, qu'ils ne cherchent pas à venir [ici], ils n'en auraient sûrement pas le temps. Adieu, cher parrain, chère marraine, chers parents, chers cousins, vous tous que j'aimais. Vive la France ! » Et que de tendresse contenue dans la dernière phrase sortie de sa plume : « Prévenez... ma chère petite fiancée. »

Elèves-maîtres, mes jeunes amis, vous portez chaque jour vos pas vers ce monument. Vous en goûtez la sobriété des lignes et l'harmonie des tons. Sachez aussi que beaucoup de ceux dont vous y lisez les noms ont vécu dans cette maison. Ils ont échangé de gais propos à l'ombre de ces arbres. Ce toit a abrité leurs rêves de jeunes hommes. Ils furent ce que vous êtes. Soyez ce qu'ils furent. Conservez dans toute sa pureté l'idéal pour lequel ils ont lutté et souffert, pour lequel ils sont morts. Et, comme eux, trouvez d'une intolérable amertume la seule idée que votre pays pourrait disparaître avant d'avoir accompli son destin de champion de la justice, de la liberté et de la paix.

